Vous aurez soin, d'ailleurs, d'expliquer aux populations que ces opérations n'ont pour but que de procéder à l'inscription des jeunes gens sur les tableaux de la garde nationale mobile, sans qu'il y ait lieu de faire actuellement aucune convocation.

Vons recevrez sous peu de jours les ipstructions relatives aux opérations des conseils de révision pour la formation de la garde nationale mobile des classes pré-citées de 1866, 1865 et 1864.

Recevez, etc.

Le maréchal de France, ministre secrétaire d'Etat de la guerre, Signé: NIEL.

LA FEMME CHRETIENNE ET FRANÇAISE

Dernière réponse & M. Duruy par l'évêque d'Orléans.

Sous ce titre, Mgr Dupanloup vient de faire paraître au nouvel écrit qui a été mis en vente avant-hier. Nous en extrayons le fragment suivant :

Et d'abord, vous marchez à l'encontre de la nature elle-même, et vous entrepre-nez une campagne contre ses plus pro-fonds instincts.

L'ascendent de la religion sur les fem L'ascendent de la religion sur les fem-mes, ron, messieurs, ce n'est pas vous qui le détruirez, Cet ascendent a subsisté, subsiste et subsistera toujours, et partout, entendez le. Parce qu'il y a entre la femme et la religion un lieu qu'il ne vous est pas donné de comprendre, mais qu'il vous sera encore bien moins donné de rompre.

Voyez, même en dehors du catholicisme voyez l'Angleterre e milliers de sectes. z l'Angleterre et l'Amérique avec leurs

Dans toutes ces sectes, les femm rient Dieu et sont meilleures que l

Dans le protestantisme, là où le célibat sacerdotal n'existe pas, la chasteté conjugale, chez les compagnes des ministres de la religion, est plus exemplaire, plus imposée par le sens profond des mœurs publiques.

Partout où la religion chrétienne a passé, elle a fait des femmes religieuses. La femme catholique peuple nos églises, la femme protestante les temples protes-

la femme protestante les temples protestants, et, je l'ajouterai, la femme juive les
temples juifs. C'est l'honneur de la femme,
partout, de réfugier sa faiblesse et sa pudeur près de l'autel. Et vous voulez l'en
arracher!

Vous n'entendez pas, vous ne voulez
plus que les femmes soient meilleures et
plus heureuses que vous. La pitié que
vous avez encore quelquefois pour vos
enfants, vous la refusez à vos femmes.
Quand elles succombent, quoiqu'elles
soient les moins coupables, vous avez
pour elles des sévérités qui sont des mystères, mais qui sauvent votre honneur.
Et cependant vous voulez détruire dans pour elles des sévérités qui sont des mys-tères, mais qui sauvent votre honneur. Et cependant vous voulez détruire dans leur cœur, jusqu'à la racine, leur sen-timent le plus protecteur et le plus ex-

ne dans l'islamisme, dans le mormo-

Même dans l'islamisme, dans le mormonisme, dans ces cultes qui les déshonorent, elles cherchent ce qui peut-être resté en leur foyer des antiques vestiges de la vérité, et s'y rattachent.

La vérité est que Dieu a créé en elles un faveur admirable, dont la flamme cherche encore à s'élever, alors même que des hommes les précipitent avec eux dans les bessesses dont elles ont toujours plus de remords et plus de honte que les hommes.

mes.
Sans doute, vous pourrez venir à bout de faire un certain nombre de femmes imde faire un certain nombre de femmes im-pies; et ces femmes seront plus effrontées et plus cyniques dans leur impiété que

Mais dans leur cynisme, elles pousse-

ront encore parfois des cris de désesp^{oir}, dont vous vous rirez peut-être, mais qui au fond de l'âme vous épouvanteront.

C'est que, si je puis m'exprimer ainsi, le sexe feminin, cette nature si faible et si tendre, a éte fait d'une main si délicate et si forte, et partout pour une fin sociale si haute, que vous n'y pourrez rieu. Il vous échappera toujours quand vous pretendrez le séparer de Dieu.

Vous essavariez vainement d'in récessiones de la control de

Vous essayeriez vainement d'y réussir et d'entamer ici le fond divin; vous le rencontrerez tout à coup, ce fond invincible, et vous le trouverez toujours résistant, et vos armes d'impiété vous tomberont des mains.

Vous reculerez découragés, comme ces mineurs qui, après avoir creusé dans un bloc immense et sublime, parvenus à une certaine profondeur, rencontrent le gra-nit, base inébranlable du monde, et s'ar-

nit, base inebraniame un monde. C. 2. 2. rêtent.

Non, non! vous ne parviendrez pas à renverser les lois fondamentales de la nature. Qu'il vous suffise d'avoir, dans l'ordre politique, détruit l'œuvre des siècles.

Laissez tranquille au moins, dans l'ordre moral et domestique, l'œuvre de Dieu.

C'est ici le plus noble et le plus mystérieux travail de sa puissance: sachez le

especter.

Tout cela est très délicat à étudier, très dur à dire, je le seus ; mais vous nous y forcez avec une triste impudeur. Tant pis

pour vous.

Un viail évêque, d'ailleurs, peut tout dire, et il y a des cas où il doit tout dire.

Non ce n'est pes l'intérêt, religieux qui me préoccupe exclusivement lei. Mais parce qu'on est évêque, il n'est pas défendu d'être français,

fendu d'être français,
D'être homme,
De se préoccuper du point de vue humain, social national, d'une question.
J'ai parlé de la nature humaine:
Eh bien! oui, elle veut, chez la femme,
quelque chose de profondément délicat,
de plus pur et de meilleur, et qui la distingue radicalement de l'homme.
Chez les païens, chez les sauvages, chez
ceux même qui marchent sans pudeur,

Chez les païens, chez les sauvages, chez ceux même qui marchent sans pudeur, il y a toujours eu, il y aura toujours, une loi, une tradition, un instinct invincible, un culte, un préjugé, s'il vous convient de lui donner ce nom, qui maintiendra dans la société, dans la famille, dans l'éducation, la distance mise par Dieu entre l'homme et la femme, bien qu'ils soient faits, et précisément parce qu'ils sont bien faits l'un pour l'autre.

faits l'un pour l'autre.
Pourquoi ? C'est un mystère, mais c'est un fait.

un fait.

Et lorsque vous voulez que les jeunes filles soient élevées comme les jeunes garcous, que les sœurs soient enseignées comme les frères, lisent comme vous dites, dans le même livre, y puisent la même incrédulité et la même irréligion; lorsque, en dépit des périls auxquels personne n'échappe, dont tout honnéte homme, doit se défier, qui sont partout et paur tous, vous voulez confier l'éducation des jeunes filles de qualetres à dix-huit ans aux trois filles de qualetres à dix-huit ans aux trois filles de quatorze à dix-huit ans aux trois mille professeurs de l'Université, et même mille professeurs de l'Université, et même aux instituteurs primaires, et à toutes les associations d'isnituteurs et professeurs libres, je suis forcé de vous le dire, vous faites une choselinouïe, profondément grossière, radicalement impossible.

Et si l'histoire garde le souvenir de votre entreprise, elle dira sans doute que c'était une indignité, mais elle dira sussi et surtout que ce fut une folie.

Vous tentez un effort sous lequel vous succombetez.

Vous tentez un enors succomberez.
Sparte seule en a essayé quelque chose, il suffira d'en lire le recit et la théorie dans Platon, pour comprendre ce que ce fut.
Quoi! vous voulez que la femme soit comme vous, vous ressemble! Mais quand

comme yous, your ressemble! Mais quan elle your ressemblera, elle your fera hor

reur!
Vous voulez qu'elle ait vos manières, votre langage, vos habitudes, vos laisseraller, vos libertés; qu'elle lise tous vos livres, que ses regards, ses idées, son

esprits, son cœur, son âme, sa délicatesse, sa pudeur, sa religion, ressemble à la vôtre! Non! non! l'humanité vous de-

esprits, son cœur, son âme, sa délicatesse, sa pudeur, sa religion, ressemble à la vôtre! Non! non! l'humanite vous demande grâce.

Mais ici, vous ne marchez pas seulement à l'encontre des lois fondamentales de la nature humaine; il y a plus, vous marchez à l'encontre de la nature française, qui n'est autre que la nature humaine, avec ce je ne sais quoi de plus distingué et de plus rare que toutes les nations s'accordent à reconnaître.

C'est en effet de la société française qu'il s'agit surtout ici, de la femme, de la mère, de l'épouse, de la sœur, de la jeune fille françaises, telles que Dieu et dix-huit siècles de la vie chrétienne, de vertu généreuse, de pure fierté, de susceptibilité délicate, de langage élégant et de monde poli, nous les ont formées.

Quelle qu'en soit la raison philosophique, et elle ne serant pas difficile à indiquer, si c'étuit ici le lieu, chaque peuple à son type, son caracière, sa physionomie; et il faut que l'éducation, qui a contribué pour sa grande part à le former, y réponde. Les Français ne sont pas des Anglais, ni des Prussiens; l'éducation qui convient à des Français n'est pas l'éducation allemande ou anglaise; c'est l'éducation française, une éducation en rapport avec les qualités du caractève national, et de nature à les développer, non à les déformer.

Eh bien, savez-vous messieurs, quelles sont les deux choses, également profondes dans les mœurs nationales, qui font la supériorité de la l'emme française ? C'est sonéducation et sa religien.

Il faut en prendre voire parti : la femme française est essentiellement une femme chrétienne; et, si je dis avec la plus profonde conviction, ce qui périrait, si la femme française est essentiellement une femme chrétienne; et, si je dis avec la plus profonde conviction, ce qui périrait, si la femme française, à ce nouveau régime, qu'imagine un ministre et que vous acclamez, devenait libre-penseuse, ce n'est pas seulement la chrétienne, c'est la Française.

Oui, si je cherche à me représenter le lyvoe complet de la Française, je ne puis

pas seulement la chrétienne, c'est la Française.

Oui, si je cherche à me représenter le type complet de la Française, je ne puis, si je n'y joins la chrétienne. De son charme, je ne puis retrancher sa vertu. Je sens que je l'amoindris, que je lui enlève sa grâce la plus aimable, si je lui enlève la parure de son âme : je ne dis pas assez, son âme même de Française. Car le Christianisme a tellement pénétré et ennobli-chez nous la femme, que chez elle l'ame française et l'âme chrétienne ne se peuvent plus séparer.

Et aavez-vous pourquoi? C'est que,

peuvent plus séparer.

Et savez-vous pourquoi ? C'est que, pour notre honneur et notre bonheur, il y a, entre la religion de Jésus-Christ, religion de la pureté, de l'amour, du dévouement jusqu'au sang versé, et la généreuse nature française, généreuse surtout chez les femmes, d'admirables et profondes harmonies.

Aussi, voyez, n'est-ce pas en France, surtout, parmi nos jeunes Françaises, que la vie religieuse la plus dévouée trouve ses plus héroiques élans ?

plus héroiques élans?

Me sont-ce pas elles qui s'en vont, à la suite de nos missionnaires et de nos soldats, avec cet entrain français et chrétien qui franchit tous les ablimes, jusqu'en Crimée, jusqu'en Chine?

Vous vous en étonnez; mais si vous voulez en rechercher la cause, vous êtes forcés de reconnaître ici une fois de plus la générosité française mêtée à la générosité chrétienne.

Oui, la femme française, votre mère votre femme, votre fille, votre sœur, la religion de Jésus-Christ l'a prise dans sa misère, qui est, hélas! notre misère à tous, et elle en a fait cette merveille, qui est la femme chrétienne, qui est la Sœur de charité!

La Sœur de charité, cette vaillante fille, que vous êtes heureux et avides de trouver pour vos hôpitaux et vos ambulances; Pour vos orphelins, pour vos vieillards, pour vos sol dats blessés:

Pour toutes ces œuvres de compassion, qui réclament un grand et pur amour, un dévoûment plus que maternel, le dé-

voument virginal, supérieur à tout autre peut-être, parce qu'il est moins exclusif et plus désintéressé, sans être moins tendre.

tendre.

Sans doute, il peut y avoir ici des faiblesses: qu'elles sont rares, cependant t Mais en ceci, comme en tout, la plainte de la religion sera plus sincère, plus vive, plus profonde que la vôtre. Et il restera toujours ce grand fait: les barmonies profondes de la nature française chez la femme surtout, avec la religion de Jésus-Christ.

Christ.

Et vous voulez, vous, cette radicale altération du caractère national chez les femmes françaises; vous voulez en faire des libres penseuses, ou des athées. Voilà vos des athées, vous prétentions affichées. Mais me sentez-vous pas que le jour où les femmes descendraient ainsi jusqu'à vous, ce serait la décadence, et bientôt la ruine irrémédiable?

irrémédiable ?
Ah! dans le triste état de société où Ah! dans le triste état de société où vous êtes, vous auriez besoin d'allumer de toutes parts autour de vous, sur les hauteurs, des foyers de charité, de lumière et de paix, et vous préparez, vous creusez sous vos pas des abîmes de douleur et de honte.

+ FELIX, Evéque d'Orléans.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 10 févaier

Paris, 10 février.

Une des conséquences de l'institution du nouveau régime de la presse sera le retour, dans un délai plus ou moins considérable, à la responsabilite ministérielle. Ce n'est pas une opinion personnelle que je formule ici, mais bien l'avis d'un grand nombre de bons esprits. Plusieurs députés même se sont décidés à voter la loi parce qu'ils croient que l'intention du Chef de l'Etat est de rétablir la responsabilité de ses ministres; sans cela, ils ne la voteraient pas, car ils trouversient que la liberté relative de la presse constituerait un très-grave danger pour le gouvernement. Dans le système actuel, l'Empereur seul est responsable, de sorte qu'il se trouve placé à une élévation telle que comme le Dieu des déistes, il n'a plus qu'une personnalité confuse, inappréciable à l'écrivain, ou bien il se trouve exposé à des attaques qui effaceraient peu à peu le prestige du pouvoir. Dans les deux cas, il peut surgir des inconvénients graves que les tribunaux correctionnels deviendraient peut-être impuissants à corriger.

peut-être impuissants à corriger.

Cette liberté que l'on rend à la presse, il faut bien s'attendre à ce qu'elle ne s'en servira pas uniquement pour chanter les louanges du gouvernement; elle critiquera ses intentions, ses actes et ses ministres ou agents, elle remontera évidemment jusqu'à celui qui assume toute responsabilité. Ne sera-t-il pas dès lors naturel de paralyser la critique ou du moins d'attécuer ses effets en dispersant cette responsabilité et en dirigeant les coups des adversaires vers des personnalités multiples et secondaires?

On dit que cette question préoccupe beaucoup le Chef de l'Etat; il n'est pas probable qu'il en vienne tout de suite à se décharger sur ses ministres d'une partie de sa responsabilité, quoique cela aft été affirmé; mais on assure qu'avant la réunion de la Chambre que créeront les prochaines élections, il aura apporte d'importantes modifications à notre régime représentatif. Qui vivra verra.

Dans le monde diplomatique, il paraît que l'on commence à s'inquiêter sérieusement de l'agitation entretenue dans les provinces turques par les agents russes. Des négociations se poursuivent entre l'Autriche et la France qui, dans la question d'Orient, marcheront nécessairement d'accord de même que maleré tent ce qui se cord, de même que, malgré tout ce qui se dit, la Prusse et la Russie s'entendent à

M. de Bismark ne doit pre

politique.

La discussion de la loi sur la presse continue aujourd'hui au Corps législatif. C'est à tort qs'on avait annoncé que le projet de loi relatif à l'emprunt serait présenté à la Chambre cette semaine; il n'y aura pas d'interruption dans la discussion actuelle, et l'émission de l'emprunt se trouverait retardée jusqu'au 10 ou 15 mars.

La vérification de l'élection de M. d'Es-tourmel paraît devoir marcher plus vite que celle de l'élection des Voges. M. d'Es-tourmel a déjà été entendu par le bureau qui vraisemblablement pourra prendre une décision au commencement de la semaine. C'est M. Genteur qui est commissaire du gouvernement.

gouvernement.

Une importante question a été jugée samedi par la Chambre: l'amendement qui praposait l'institution du jury peures délits de presse a été repoussé par 199 voix contre 35. Pourtant la question de juridiction n'est pas encore videe, Une statistique a établi que dans tous les procès de presse pour détits politiques, "ligiée par la policie correctionnelle depuis 1852 jusqu'en 1867, il n'a pas été prononcé un seul acquittement. Autant de procès autant de condamnations. Ce fait a frappé les meilleurs espuis ; est pour cela que différentes innovations sont étudiées ou proposées. L'un demande l'institution d'un jury spécial pour les délits de presse; un autre le tirage au sort entre les magistrats de cours d'appel.

Point de petites nouvelles politiques aujourd'hui. On annonce la mort du gé-néral Camon, et du baron de Chapuys Montlaville, tous deux sénateurs.

Montlaville, tous deux sénateurs.

Le prince Napoléon, dont on remarque l'absence aux fêtes officielles, va, pareit il, vendre ses collections artisfiques. Le prince ne donne pas de fêtes au Palais-Royal : il réunit parfois à diner quelques intimes.

Vous avez entendu parler d'une histoire de duel entre le prince Achille Murat et le marquis de Gelliffet. On disait meme qu'un des combattants avait été tue net. Or, le prince Murat a été vu, il y a deux jours, au Théâtre Italien ; et l'on croit que M. de Gelliffet va reprendre le commandement de son régiment : tout est bien qui finit bien.

Hier, aux Concerts populaires de Mu Pasdeloup, l'orchestre a exécuté la marche religieuse de Lohengrin de Wagner, et a du le jouer une seconde fois : ce morceau que les nerfs délicats des français ne pour-raient probablement pas entendre vois fois de suite, a été chaleureusement ac-

La merquise de Boissy est de retour d'Italie; on assure qu'elle fera prochaine-ment paraître les Mémoires de ou plutôt sur lord Byron. Quant aux Mémoires du marquis, s'ils existent, ils ne seront pu-bliés que plus tard.

CH. CAHOT.

CHRONIOUE LOCALE

Nous avons déjà parlé d'une association qui se formait à Tourcoing pour la ré-pression des vols de matières premières dans les manufactures. Cette association, qui a recueilli de nombreuses adhisions, est désormais constituée et voici son régle-ment approuvé par l'autorité supérieure :

c Art. 1er. — La société a pour but de chercher par tous les moyens pussibles, la répression des vois de matières pre-mières ou de déchets à l'intérieur et au déhors des manufactures.

Il prit un outil de fer et souleva le linrefroidi. Il est lourd, dit-il en le posant sur un

Perrin Macé alla chercher une petite hache à tête très-pesante, et d'un coup sépara en deux factions le lingot de métal; l'une des deux parts tomba à terre, et Raoul la vit briller comme un morceau d'es

d'or.
Alors seulement il pensa à ces faiseurs
Le vieillard tourna avec une pince le
morceau de métal resté sur le bloc, et
hocha tristement la tête.

hocha tristement la tête.

— C'est du cuivre, dit-il.

Mattre Perrin Macé à son tour approcha, tenant une petite floie du contenu de laquelle il versa quelques gouttes sur le lingot, à l'endroit où il avait èté tranché; cette partie, jaune et brillante, devint tout à coup noire et s'oxida.

— C'est du cuivre l'répéta l'ancien orfèvre avec découragement.

Et il alla s'asseoir sur un banc de bois placé dans un coin du caveau.

UN GRAND PROJET

Il se fit un assez long moment de si-lence. Perrin Macé était entièrement sous le coup de son désappointement ; il avait la tête baissée, les bras croisés sur les ge-

noux et regardait stupidement la terre Le grand vieillard, quoique visiblem Le grand vieillard, quoique visiblement ecourage, était loin d'être aussi abattu; premier moment d'ameriume passé. il sait relevé la tête, et s'était mis à con-tèrer attentivement son compagnon, mme pour se rendre compte de l'effet

produit sur lui par cette dernière déconproduit sur lui par cette dernière déconvenue. Peu à peu l'expression de sa physionomie changea; du découragement, elle vint à l'espérance et brilla bientôt d'un feu que ses yeux vifs et noirs semblaient projeter au loin.

— Macé ! appela le vieillard.
Maître Perrin releva la tête.

— Vous voulez partir, dit-il, vous avez raison, nous n'avons plus rien à faire en ce lieu.

Il se mit sur ses jambes et se dirigea

Il se mit sur ses jambes et se dirigea vers une porte que Raoul n'avait pas aperçue d'abord et qui devait évidemment conduire à la surface de la terre.

Mais le vieillard arrêta Perrin Macé au passage, et le fit asseoir sur le bloc de fer qui servait d'enclume.

L'ancien orfèvre se laissa faire.

— Macé, dit le vieillard, avant de quitter ce séjour des morts, j'ai à vous dire des choses qu'aucun être vivant ne doit entendre. dre. Cela se trouve bien, pensa Raoul

dans son coin.

— Allons, dites, répondit maître Perrin

— Allons, dives, reputati maine retrial
Macé, je vous écoule.

Le vieillard se recueillit un moment.

— Nous vemons d'échouer encore une
fois dans notre tentative, dit-il ensuite;

nous ne pouvons pas faire de l'or.

— Je le sais bien, dit Macé.

— Et si je vous donnais le moyen, nen pas d'en faire, — mais d'en gagnet.

— Beageoun ? Beaucoup?
Autant que vous voudrez.
Ce serait difficile.
Plus encore.

rius encore.
 C'est-à-dire, Messire, que vous vous moquez de moi.

Je parle aussi sérieusement que pos-

Le ton du vieillard était en effet on ne peut plus sérieux.

Let quel serait donc le moyen de gager autant d'or que je voudrais?

Ecoutez-moi, Macé. Yous savez dans quel état se trouve la France: le roi prisonnier, les ennemis couvrant nos campagnes, la misère et le brigandage presque partout.

Le sais tont cale.

partout.

— Je sais tout cela.

— Maissavez-vous d'où vient cette suite de calamités; savez-vous ce qu'il faudrait

de calamités; savez-vous ce qu'il faudrait pour l'arrêter?

— Oui, je le sais, dit maître Perrin Macé en se relevant; il faudrait une autorité solide, un bras puissant, un Charlemagne pour nous gouverner.

— Vous avez bien dit l'écria le vieillard en serrant la main de Macé; au lieu d'un prince jeune, sans expérience, maîtrisé par des esprits envahisseurs dont il ne sait se défendre, il nous faut un roi fait, un homme qui ait donné ses preuves de courage et de sagesse...

— C'est-à-aire qu'il faut délivrer le roi Jean.

— C'est-à-dire qu'il faut delivier le touJean.

— Le roi Jean! cet être stupide qui, à
la tête de quatre-vingt mille hommes,
vient de se laisser battre à Poitiers par
huit mille Anglais!

— Et qui donc alors ?

— Un prince brave, habile et courageux,
roi déjà d'un petit royaume dont il a
presque foit un grand Etat.

Perrin Macé mit la main sur son front.

— Charles de Navarre! s'écria-t-il tout
à coup.

à coup.

— Chut! fit le vieillard en tressail-

Vos frayeurs sont singulières, dit tranquillement maître Perrin Macé; ne sommes-nous pas à cinquante ou soixante pieds sous terre?
 Tu as raison.
 Ainsi, c'est le Navarrois?
 C'est lui.
 Mais il est enfermé au fort d'Arleux, en Comprésis.

— Mais il est enterme au fort a little, en Cambrésis.

— Grâce à la mauvaise foi de notre Dauphin Charles, qui se prêta traîtreusement à le faire arreter à Rouen le jour de Pâques fleuvies de cette année.

— Et le Navarrois sait ce que l'on veut latte e cour lui 9

— Et le Navarrois sait ce que l'on veut tenter pour lui ?

— Le roi Charles sait tout; des que le terrain sera suffissmement préparé, il s'échappera de la forteresse.

— Quels sont vos motifs, Messire, pour appuyer cet homme ?

— Ceux de sauver la France qui court vers un abime.

— Maitre Perrin Macé ue répondit rien, mais il pensa tout bas que son Messire devait avoir quelque autre raison pour s'engager dans une affaire aussi chanceuse.

ceuse.

— Et comment puis-je donc servir ces rojets, demanda Perrin.

— Avec de l'argent; ta fortune est immense, on n'en conuaît pas publiquement le quart : aventures en une partie, tu recueilleras dix fois ce que tu auras semé.

Perrin Macé se gratta l'oreille.

— Ah! il faut de l'argent.

— Il en faut partout, en tout et toujours; l'argent, Macé, est le roi du monde entier.

— Alors, ce que nous cherchions dans

Alors, ce que nous cherchions dans la transmutation des métaux?

 C'était pour servir notre sainte cause.

Ouvre les yeux, Perrin Macé; les honneurs, la gloire, tout te viendra.

— Messire, vous avez reison; nous parlerons encore de cela et ma fortune ne vous fera pas défaut.

— Bien, et maintenant nous allons partir, il doit être tard. Peux lu me donner dès ce soir les cent livres parisis que je l'ai conflées?

— Vous voulez les porter sur vous à cette heure?

— Pourquoi non.

— A votra aise, Messire, je vais vous les remettre; elles sont là-bas dans mon coffre de plomb.

L'ancien orfèvre prit une petite tampe.

— Vous m'attendez ici ? dit-il.

— Je l'attends.

— Maltre Perrin Macé se dirigea vers la porte derrière laquelle se trouvait le chevalier Raoul.

Celui-ci n'avait pas perdu un mot de la conversation que nos deux chercheurs d'or venaient de tenir; sans, être précisément un ardent défenseur de la royauté des Valois, le chevalier d'Herbignières se promettait bien d'aller faire une petite dénonciation au grand Châtelet, ou même au Dauphin en personne, mais il fallait pour cela qu'il ne fût pas surpris. Aussi éprouva-t-il quelque inquiétude en voyant Macé se diriger vers lui.

Il se colla contre les parois de la voûte, dans le coin le plus obscur, avec l'espérance de n'être pas rémarqué.

En effet, Perrin Macé passa devant, Raoul sans le voir, et vint soulever à deux pas de lui une trappe dissimulée sous une couche de terre.

Adolphe Favre.

(La suite au prochain numéro.)